



Écrire l'empreinte de la matière

Entretien avec la chorégraphe Odile Duboc

Fin 2008, Odile Duboc quitte la direction du CCN de Franche-Comté à Belfort. L'occasion de faire le point avec elle sur son parcours fructueux et sur l'une de ses pièces majeures, *Projet de la matière*, entremêlant envol, vertige et abandon dans une chorégraphie épurée et intemporelle. *Projet de la matière* se danse à la MC2 de Grenoble début juin avec quatre autres pièces

Par Christiane Dampne publié le 19 mai 2008

VOIR LE SITE

[Le site de Contre Jour, CCN de Franche-Comté à Belfort de la MC2](#)

Immergée dès l'âge de 4 ans dans la danse classique, Odile Duboc a coutume de dire qu'elle est « *pour ainsi dire née sur une scène* », espace magique où sa timidité malade n'aura jamais lieu d'être. Par désir de toujours danser et par goût de transmettre ses sensations, elle en vient à inventer en autodidacte d'autres formes de danses et met sur pied dans les années 1970 sa propre école –« *Les Ateliers de la danse* »– à Aix-en-Provence. La pédagogue se consacre à l'enseignement pendant une décennie avant de s'engager de façon professionnelle dans le processus de création en danse contemporaine. C'est à Paris qu'Odile Duboc crée son premier solo, *Langages clandestins*, en 1980 et la compagnie Contre Jour en 1983, avec l'éclairagiste Françoise Michel. Un nom en forme de clin d'œil à cette collaboration entre une chorégraphe et une créatrice lumière. Après le succès d'*Insurrection* (1989), elle devient directrice du CCN de Franche-Comté à Belfort en 1990. Bien que nommée seule à la tête de cette structure, c'est bien une direction bicéphale, en collaboration permanente avec Françoise Michel qui va veiller au développement de cette structure pendant dix-huit ans – jusqu'à la fin de cette année. Avant ces mouvements géographiques, Odile Duboc a mené un travail chorégraphique dans la rue à Aix-en-Provence pour pallier le manque d'argent et la non-accessibilité des salles de spectacle. Il deviendra déclencheur de plusieurs idées innovantes à l'époque. *Vol d'oiseaux* (1981) constitue sa première performance de rue. Vingt danseurs investissent la place des Cardeurs à Aix-en-Provence au moment où le soleil se couche. Durant sept minutes, telle une nuée d'oiseaux, ils tracent, à travers l'espace de la place entière, des courbes qui se chevauchent, se juxtaposent ou se croisent à intervalles irréguliers, le corps légèrement incliné dans la course. *Les Chemins de la caille* (1982) interroge, avec une quinzaine d'amateurs, les mouvements proches de la vie quotidienne. Des mouvements en boucle qui permettent de voir autrement le familier. Avec *Entr'actes* (1983), une pièce conçue pour vingt danseurs et amateurs, elle poursuit sa volonté de rapprocher la danse de la vie ordinaire en s'inspirant de sa gestuelle et

nomme les *fernands* des personnages qui répètent à plusieurs des gestes quotidiens qui passeraient inaperçus sans cette duplication. Peu après son arrivée à Belfort, sur la base de ses *Entr'actes*, elle conçoit *7 jours, 7 villes* (1992), une déambulation chorégraphique à travers la région.

En 2007, Odile Duboc renoue avec ses créations en extérieur pour aller chercher le public là où il est et démocratiser la danse. Dans *La Pierre et les songes*, un titre en écho à celui du philosophe Gaston Bachelard *L'Air et les songes*, elle rend hommage à la région de Franche-Comté qui l'a accueillie. Dans cinq sites patrimoniaux ou naturels, 300 amateurs, encadrés par une équipe artistique d'une vingtaine de danseurs professionnels, mettent la danse au service du lieu investi, redonnant vie à ses pierres et à ses reliefs. Un sixième événement sera créé en juin 2008 à la Porte de Brisach à Belfort, un lieu magique à ses yeux, source de bien des rêveries chorégraphiques. Des rêveries qu'elle n'avait jusqu'alors pas eu le temps de mettre en œuvre. Son départ de la région lui en donne l'occasion : « *Aller au delà de mes rêves. Rêves d'une mobilité de la pierre.* »

Dès 1997, elle collabore à des créations théâtrales avec Ludovic Lagarde, Jean-Claude Berutti et François Berreur autour d'œuvres d'Olivier Cadiot, Jean-Luc Lagarce, Peter Handke, Edward Bond et Rodrigo Garcia et participe à des œuvres lyriques. Son goût pour l'enseignement l'amène aussi à partager son savoir du mouvement avec de jeunes comédiens. Artiste sensible et discrète, elle creuse son sillon singulier dans le paysage chorégraphique français. Un sillon constitué de plusieurs strates successives, toujours nourries des précédentes. Une danse très écrite qui prend appui sur la verticalité conjugée à une danse au sol empreinte de volupté. 28 ans de création. Le titre de ses pièces révèle ses interrogations sur les notions de temps, de trajectoire, de matière et de sensations : *Pour mémoire, Folies douces, Juste un brin, J'ai mis du sable, exprès vite fait, comme ça dans mes chaussures, Echappée, Rien ne laisse présager de l'état de l'eau...*

Chez elle, les quatre éléments sont porteurs d'imaginaire et créateurs de mouvements : fluidité de l'eau, désir d'envol par l'air, dynamisme du feu, force et épaisseur de la terre. En 1993, *Projet de la matière* constitue le début de cette recherche sur l'incorporation des éléments qui se poursuivra dans d'autres pièces. Il marque aussi une rupture dans sa manière de travailler et d'enseigner et s'oppose aux rigueurs de la figure-écriture. Une création déstabilisante pour elle et ses danseurs. Un paysage onirique où le spectateur perd pied.

C. D.

Entretien /

Lors de la création de *Projet de la matière* en 1993, y a-t-il eu un élément déclencheur ?

Odile Duboc : « En 1983 avec Françoise Michel, nous venions de lire *Thomas l'obscur* de Maurice Blanchot et réfléchissions à un projet qui traiterait du corps matière en écho à sa pensée. Mais nous disposions d'un trop petit budget et on n'a pas pu le faire à cette époque. Le spectacle se serait appelé *Contre Jour* et on a gardé ce titre pour baptiser notre compagnie. Il est resté comme un désir qui adviendrait un jour. Dix ans plus tard, l'opportunité d'une commande de la VII^{ème} Biennale Nationale de Danse du Val-de-Marne l'a rendu possible. Michel Caserta nous donnait alors carte blanche sur un spectacle en relation avec les Arts plastique. Une rencontre avec l'artiste plasticienne Marie-José Pillet s'est alors faite en vue de travailler sur ce « projet de la Matière » comme nous avons coutume de l'appeler avec Françoise. La rencontre avec cette artiste a été un moment de soulagement car elle n'imposait pas un univers plastique dans lequel j'aurais du me couler. Ses propositions étaient en adéquation avec mes intentions de travail. Durant toutes ces années, mon projet avait mûri lentement, de manière souterraine, nourri par les créations que j'avais faites et qui m'avaient fait avancer sur les processus chorégraphiques.

En quoi *Projet de la matière* est une pièce importante dans votre parcours singulier et dans celui des danseurs ?

« On a découvert ensemble ce qu'est un corps sensible et organique, à l'opposé d'un corps formaté par un vocabulaire préexistant. Par un long travail d'expérimentation les danseurs ont cherché des états de corps qui ont bouleversé leur façon de bouger.

J'ai ainsi modifié ma manière de travailler avec eux. J'avais besoin à cette époque de perdre mon écriture. Jusqu'alors, j'étais toujours plutôt frustrée de la manière dont ma danse était comprise

par les danseurs. Elle était parfois trop formalisée alors que je ne la vis pas du tout comme ça. On me demandait par exemple comment placer la main dans un mouvement. Or la main est le simple prolongement du bras et la justesse du mouvement amène naturellement sa bonne position. D'emblée pour cette pièce j'ai donc laissé de côté mon écriture. La danse émergeait des danseurs en se confrontant aux éléments plastiques.

Le parti pris esthétique était jusqu'alors différent dans mes créations précédentes.

Pour cette création, j'ai parlé de l'univers de Dali et de ses montres molles qui introduisent un sentiment d'étrangeté. Je désirais créer un paysage onirique. Yves Le Jeune a proposé à ma demande une scénographie avec des plans inclinés et des niveaux variés, renforcés par les jeux de lumière et d'ombre de Françoise Michel qui changent en permanence la vision du spectateur. Le plan vertical a apporté la sensation de vertige en renversant le rapport à la gravité, les danseurs semblant suspendus têtes en bas, déstabilisant ainsi le regard du public.

Cette aventure m'a permis de mieux comprendre ma relation à la musique. Olivier Renouf avait élaboré son univers sonore à partir de l'enregistrement du glissement des corps sur les oeuvres plastiques : écoulement de grains de millet, clapotis d'eau, couinement de ressorts C'est paradoxalement, forte de cette aventure, que j'ai créé peu de temps après *trois boléros*, trois façons d'aborder la musique de Maurice Ravel.

Projet de la matière a changé mon rapport à la pédagogie. Les différentes expérimentations physiques permettaient d'atteindre l'organicité des corps et les qualités gestuelles que je cherchais à transmettre depuis toujours.

Nous avons travaillé pendant cinq mois. Une aventure forte avec neuf danseurs et toute l'équipe de création.

Quels ont été vos outils de création ?

« Je me suis d'abord servi des œuvres plastiques de Marie-José Pillet comme supports d'expérimentation : un coussin d'air, un matelas d'eau, des plaques de tôle ondulée sur ressorts, auxquelles se sont ajoutées, sur une proposition de la plasticienne, des grosses masses molles nommées "baleines" et qui, remplies de billes de polystyrène, engloutissent les corps. Cette exploration exige d'inventer d'autres appuis pour garder une fluidité du mouvement. Grâce à ces supports, nous avons expérimenté les trois états du corps et de l'âme : envol vertige et abandon que j'avais perçus à la lecture de Thomas l'obscur. Ce temps d'expérience avec la matière de ces différents objets s'est poursuivi par un travail sur la mémoire du mouvement laissée dans le corps par ces éléments. J'avais choisi un jour d'enlever tous les supports et avais demandé aux danseurs de travailler sur leur mémoire. Les corps de façon magique s'étaient imprégnés des éléments eau, air, feu. La danse naissait des traces laissées par les éléments et leur dépôt.

Au final la pièce est-elle très écrite ou laisse t-elle une part d'improvisation aux danseurs ?

« C'est directement à partir des improvisations des danseurs que s'est constituée la chorégraphie. Chacun danse ce qu'il a écrit lui-même ou à plusieurs. Tous les déplacements sont prévus et écrits mais il y a parfois des mouvements de groupes où les danseurs improvisent alors sur des matières précises et communes ou encore des soli où la matière appartient à chacun.

Y a-t-il eu d'importants changements pendant la création ?

« Oui, j'ai dû à un moment critique faire le choix de ne pas aller jusqu'au bout de la création avec l'artiste plasticienne et j'ai fait appel au scénographe Yves Lejeune. C'était environ un mois avant la création. Quatre jours avant la première, je lui ai téléphoné pour qu'il modifie l'espace qu'il avait conçu. La danse était étouffée par cette scénographie. Il y avait par exemple un très grand volume semi cylindrique fait d'une toile peinte de 6 mètres de haut et les danseurs étaient écrasés par ce dispositif. Yves Le Jeune a tout changé et la danse s'est appuyée sur sa nouvelle proposition. C'était très fragile, mais c'était juste. Depuis l'espace scénographique n'a pas bougé.

Il faudrait regarder dans nos archives si on a une photo de cet ancien décor. Mais je ne suis pas sûre que l'on ait gardé une trace.

Vous n'aimez pas assigner une place fixée au spectateur, ni lui imposer un point de vue unique. Dans les années 80 vous vouliez détruire « le rapport frontal tyrannique ». Comment avez-vous procédé dans *Projet de la matière* pour détourner ce rapport frontal ?

« Je ne réfléchis pas à comment détourner ce rapport. C'est un moyen que j'utilise naturellement parce qu'il m'est essentiel. Je fais en sorte qu'une seule chose ne soit pas donnée à voir mais que le public soit sollicité dans son regard par les diverses trajectoires des danseurs, les espaces mouvants, la profondeur des plans....

La pièce a été peu diffusée jusqu'alors. Pourriez-vous décrire sa trame pour ceux qui n'ont pas eu la chance de la voir ?

« La pièce commence par la vision d'une personne qui semble flotter dans l'air dans un petit cadre lumineux découpé sur le rideau de scène fermé. On découvre un homme à l'avant-scène qui regarde ce solo avant de se déplacer dans l'avant-scène, un trajet vacillant en mémoire de la vision de ce corps flottant. Puis le rideau s'ouvre et l'on découvre un paysage immense avec des danseurs déposés ici ou là et qui se fondent dans le décor. Un duo fait d'air et d'eau traverse rapidement l'espace. Des corps se déplacent lentement et se posent sur un galet ou une baleine ou sur le sol avec le volume en mémoire. Cette pose des corps revient plusieurs fois au cours de la pièce et donne un fil conducteur. On revient à l'élément terre, à la force de gravité. Se succèdent ensuite simultanément des danses en trio, duo ou solo avec des états de corps différents.

En milieu de pièce il y a un moment collectif électrique, avec des mouvements secs et courts, des jaillissements, des rythmes syncopés, produits par la dynamique du feu. Auparavant, la lumière avait baissé, les corps s'étaient apaisés afin de se repaître dans la mémoire des plaques de tôles. Un duo se dégage puis un solo. On s'achemine vers une fin qui s'inscrit en résonance au début de la pièce. Le rideau de scène se ferme, mais une porte se découpe laissant voir un solo qui regarde l'homme du début placé à l'avant-scène de l'autre côté du plateau.

A quelle nécessité répond le désir de reprendre *Projet de la matière* dix ans plus tard ?

« Tout d'abord faire vivre cette pièce qui n'a pas eu la chance de beaucoup tourner. Ensuite permettre à d'autres danseurs de traverser ces états de corps. Dans cette perspective en 2003, j'avais organisé au CCN à Belfort un stage « le corps matière » sur la transmission d'un travail sur la sensation. Dans le même temps, nous constituions une équipe d'interprètes plus large afin d'assurer des reprises de rôles en cas d'indisponibilité de certains danseurs. En 2003 deux danseurs ont laissé leur rôle mais les ont repris en 2007, à l'occasion de l'événement « éclats de matière » proposé au Centre national de la danse à Pantin. Tous aujourd'hui ont le désir de continuer à le danser. En juin à la MC2 de Grenoble seul un danseur ne pourra pas danser pour raisons de santé. Il sera remplacé par un de ceux qui avaient traversé ce stage.

Cette reprise nous a permis aussi de laisser des traces en 2007 : une captation de qualité du spectacle, un documentaire filmé du travail préparatoire et une étude de la chercheuse en danse Julie Perrin qui a donné lieu à l'édition d'un livre *Projet de la matière, mémoire(s) d'une œuvre chorégraphique*.

Dans son livre, Julie Perrin émet deux explications par rapport à votre souci de garder des traces : votre départ du CCN de Belfort et un cheminement nécessaire pour se défaire d'une œuvre. Qu'en pensez-vous ?

« J'avais pensé la préparation de l'exposition "éclats de matière" en 2007 au CND comme une fin définitive de *Projet de la matière*. On ne l'avait pas rejoué entre temps. Je perdais l'espoir de lui donner une nouvelle vie comme je l'avais pensé en 2003. C'était une manière de s'en défaire, de l'enterrer. Et puis tous les danseurs ont répondu à ma demande. L'énergie est revenue avec l'envie. Je ne m'en déferai jamais. Peut-être eux-mêmes le garderont-ils toujours comme une œuvre fondatrice ?

Jouer cette chorégraphie 15 ans après sa création avec les mêmes danseurs, qu'est-ce que ça change ?

« Le corps a mûri. La pensée aussi. Et c'est un plaisir de goûter ensemble ce temps. Nous revitalisons une mémoire commune.

Comment vous situez-vous dans ce contexte de reprises d'œuvres de plusieurs chorégraphes ? Ces reprises posent la question d'un patrimoine chorégraphique contemporain.

« Nous avons mis *Projet de la matière* et *trois boléros* au répertoire afin de les faire vivre. C'est un patrimoine vivant, lié à une aventure humaine. Ils ne sont pas transposables à d'autres équipes de danseurs. Ca m'est impensable qu'ils soient dansés après moi.

Quelles sont vos perspectives d'avenir après votre départ fin 2008 du CCN de Belfort ? A quoi allez-vous utiliser le temps dégagé ?

« Nous allons reconstituer l'association Contre Jour avec Françoise Michel. Nous y travaillerons sur les archives des 28 années de créations communes. Nous produirons sur la base de ces images d'archives des films (de durée différentes les uns des autres) que nous proposerons à des structures de diffusion, les incluant alors dans des soirées à destination du développement de la culture chorégraphique que nous mettrons en scène et dont nous-mêmes serons productrices.

De mon côté, je continuerai à transmettre à différents publics, privilégiant toujours l'idée de projet à inventer avec chacun des groupes que je rencontrerai : danse, art dramatique, art lyrique...

Entre votre premier solo *Langages clandestins* en 1980 où vous revendiquez déjà une conception du mouvement dansé comme mouvement vrai, et ce récent solo en 2008 *ODIL* que vous danserez début juin, quels échos, quelle passerelle ?

« Cette nouvelle création fait retour sur mon parcours avec toujours le bonheur de danser. Dans ce premier solo où j'alterne danse debout et danse au sol, je cherchais intuitivement un état de corps. La période de création de *Projet de la matière* m'a donné les moyens de faire comprendre quelles étaient mes propres sensations dans le mouvement, d'atteindre l'esprit du corps. »

> *Projet de la matière*, chorégraphie d'Odile Duboc les 3 et 4 juin 2008 (avec trois pièces courtes le 3) et *Rien ne laisse présager de l'état de l'eau* le 6 juin à la MC2 de Grenoble.

> **A lire** : Julie Perrin, *Projet de la matière – Odile Duboc – Mémoire(s) d'une œuvre chorégraphique* (+ DVD), Les Presses du Réel, 2007.